

Etat des Lieux et Stratégie ErE wallonne : où va-t-on ?

C'était un beau défi pour le secteur ErE de se lancer dans un Etat des lieux et d'ébaucher une Stratégie d'ErE pour la Wallonie. Il a été bouclé en quelques mois, ce premier semestre 2016. Pour ce faire, le Réseau IDée a bénéficié d'un subside du Ministre de l'Environnement et d'un suivi de la part de son cabinet et de lui-même. L'administration, la DGO3 (ex-DGARNE), a été associée tout au long du processus.

Les associations concernées, c'est-à-dire bénéficiant d'un subside wallon ErE (environnement/nature), ont également été sollicitées. Trois réunions collectives (11/2 - 18/3 - 15/4) ont permis de s'appuyer sur leur expertise et leurs perceptions de terrain pour dégager les grands enjeux et objectifs, approfondir des questions peu éprouvées et effectuer une relecture collective finale de la Stratégie. Une consultation et une contribution en ligne à l'Etat des lieux et à la Stratégie ont été accessibles à tous en avril et mai. Enfin, deux rencontres ont eu lieu avec le Ministre et une petite dizaine d'associations (issues du CA du Réseau IDée et/ou ayant manifesté leur intérêt d'y participer). Au total, trente associations ont participé à une ou plusieurs étapes du processus, sur une quarantaine concernées et invitées.

Il en ressort fin juin, des documents de travail finalisés sur le contenu, mais pas sur la mise en forme.

L'administration s'est positionnée sur plusieurs mesures, dont un projet de « tableau de bord » visant à tenir à jour un état des lieux des activités ErE subventionnées et des activités menées par les associations ErE subventionnées, et d'analyser ces données. Le Ministre s'est dit favorable aux mesures énoncées, celles-ci devraient former le squelette d'un chapitre ErE du Code wallon de l'Environnement. Mais il souhaite s'attacher à des actions concrètes et concertées avec les enseignants et la jeunesse. Il prévoit de lancer un e-learning wallon de l'ErE à destination des enfants et approfondir les collaborations avec la Ministre de l'Enseignement, de concert avec la Ministre bruxelloise de l'Environnement... Tout n'est pas encore clarifié, nous attendons la rentrée pour plus de précisions...

D'ici là, retrouvez l'Etat des lieux et la Stratégie sur www.reseau-idee.be/espace-membres/

Joëlle VAN DEN BERG

Quelques retours de l'AG 2016

Le 15 avril dernier, l'Assemblée générale du Réseau IDée s'est réunie à Namur. Une AG menée dans une ambiance participative et détendue, bien que teintée d'inquiétudes par les temps qui courent (réduction des financements, actualité morose...). Quelques retours parmi la cinquantaine de participants présents : « Merci pour l'attention aux aspects participatifs de l'AG », « Des échanges en aparté enrichissants », « Une AG bien plus rigolote que ce que j'ai déjà bien pu faire. Je repars plein d'idées ».

L'AG a approuvé la candidature de l'asbl Les Fougères, active dans la Province de Liège. Sa philosophie : « *Rêvons le monde dans lequel nous voulons vivre demain !* » (plus d'infos : <https://lesfougèresasbl.wordpress.com>). Les Fougères vient grossir les rangs des membres du Réseau IDée : vous voilà au nombre de 138 !

Quant à notre Conseil d'administration, il a été renouvelé et accueille 2 nouveaux administrateurs. Bienvenue à Christophe VERMONDEN, vice-président des Cercles des Naturalistes de Belgique, et Yves WAUTERS, responsable de la Ferme pédagogique Maximilien.

Ils rejoignent ainsi l'équipe actuelle :

Anne BAUWENS (Sciences infuses-UCL) (secrétaire CA)
Etienne CLEDA (Empreintes-CRIE Namur)
Christian DAVE (CRIE Fourneau-St-Michel) (trésorier CA)
Sarah INSTALLÉ (Fédération Fermes d'animation - Au pré d'ugnette)
Martine LAVAL (Education-Environnement)
Jean-Michel LEX (enseignant - membre à titre personnel) (Président CA)
Vinciane MATHIEU (CRIE Spa)
Thierno NDIAYE (Coren)
Marc STIEMAN (Jeunes et Nature)
* et peut-être VOUS ? Il reste en effet une place à pourvoir (une femme permettrait de rééquilibrer la balance de la parité) !

Lors de cette AG 2016, l'augmentation de la cotisation des membres a été approuvée. A partir de 2017, la cotisation annuelle passera à 80€/an pour les associations ayant plus de 25 000 € de chiffre d'affaires.

Tous les documents de cette AG sont disponibles sur www.reseau-idee.be/ag

Marie BOGAERTS et Céline TERET



INFOR'IDée

le bulletin de liaison des membres effectifs du Réseau IDée - n°2/2016

POINT DE VUE

15^{es} Rencontres de l'ErE

“Sortir”

Les 15, 16 et 17 juin dernier, une centaine d'animateurs nature et environnement et coordinateurs d'associations se sont réunis au Domaine de Mozet pour les 15^{es} Rencontres de l'ErE. En tant que membres du Réseau IDée vous y étiez peut-être.

Bref rappel pour les absents : ces rencontres avaient pour thème central : « Sortir : des pratiques éducatives tous terrains ? ». Avec des conférences pour questionner les pratiques éducatives à l'extérieur : pourquoi « sortir » avec ses publics ? Quels sont les bienfaits des pratiques éducatives à l'extérieur pour les jeunes, pour les adultes, voire pour les animateurs eux-mêmes ? Sortir, oui, mais comment, avec quels outils ? Des ateliers d'échange ont mis en lumière des projets menés « au dehors » par différentes associations d'ErE, mais aussi par des professionnels hors secteur (CPAS, entreprises, maisons de repos, promotion de la santé, jeunesse, école...). Des ateliers plus pratiques furent l'occasion d'apprendre à allumer un feu, à porter sa voix, à bivouaquer dehors, à adopter les bons réflexes de sécurité lors des sorties en nature...

Le Réseau IDée tient à remercier vivement les associations partenaires qui ont turbiné pour que ces 15^{es} Rencontres de l'ErE soient un véritable succès : les CRIE d'Harchies, de Modave, de Mouscron, de Spa, de Villers-la-Ville, du Fourneau-St-Michel, Empreintes, Pro Velo, GoodPlanet et le collectif Tous Dehors.

Cet Infor'IDée se replonge dans la thématique. Par ailleurs, les comptes-rendus des conférences, résumés des ateliers, photos et autres « traces » de ces 15^{es} Rencontres de l'ErE sont accessibles sur

www.reseau-idee.be/rencontres/2016



Point de vue

- 15^{es} Rencontres de l'ErE «Sortir» 1
- Pourquoi détruisons-nous l'environnement 2
- De l'importance des expériences physiques 3
- Syndrome du manque de nature / Le cerveau, l'intelligence et la nature 6

Coin du juriste

- Circuler en forêt : quelle réglementation ? 7

Épingle pour vous

- Etat des Lieux et Stratégie ErE wallonne : où va-t-on ? 8
- Quelques retours de l'AG 2016

INFOR'IDée est le bulletin de liaison trimestriel des membres effectifs du Réseau IDée

Édition et diffusion

Réseau IDée
266, rue Royale à 1210 Bruxelles
T. 02 286 95 70 / F. 02 286 95 79
info@reseau-idee.be
www.reseau-idee.be

Ont collaboré à ce numéro

Marie BOGAERTS • Christophe DUBOIS • Sandrine HALLET • Damien REVERS • Jean-Philippe ROBINET • Céline TERET • Joëlle VAN DEN BERG •

Mise en page

César CARROCERA GIGANTO



Pourquoi détruisons-nous l'environnement ?

Accompagné d'Eléonore Mailleux, Jean-Philippe Robinet nous a amené à réfléchir aux causes psychologiques et culturelles de notre détachement de la nature. Il en reprend ici les éléments saillants.

À l'ère de l'anthropocène, l'humanité semble avoir construit un rapport à l'environnement dont l'empreinte influence la biosphère autant qu'une force géologique majeure. Impact sur le climat, la biodiversité, la qualité de l'air, des sols, de l'eau... Les illustrations de la puissance de notre espèce ne manquent pas. Comme si Homo Sapiens avait cassé son lien à l'environnement.

Si l'Éducation relative à l'Environnement aspire à soigner les liens (à la nature, à l'environnement, à l'autre, à soi-même...), il est indispensable de questionner la cause de la détérioration de ces liens. Plusieurs hypothèses complémentaires ou contradictoires peuvent être évoquées. Elles nous emmènent tour à tour dans les champs de la philosophie, de la sociologie, de la psychologie, de la psychanalyse...

Hypothèse culturelle

Nous vivons au centre d'un univers où la culture structure nos manières de penser et de faire. Notre imaginaire est empreint de normes forgées par l'histoire. La journaliste Florence Aubenas et le philosophe Michel Benasayag l'ont bien montré : « *Chaque époque et chaque société façonnent ainsi ses perceptions normalisées qui s'incarnent en chacun de ses habitants. Si nous sentons une énorme décharge d'adrénaline devant un geste de violence contre un prisonnier, ce n'est pas parce que nous sommes supérieurs à ceux qui payaient cher pour assister aux exécutions capitales. Les réactions physiologiques ont changé, construites par l'évolution des idées, des luttes, des droits. La perception normalisée fabrique ce véritable sixième sens dans lequel nous vivons tous, et depuis toujours, le sens commun.* »¹ La culture actuelle a séparé l'homme de la nature et, dans l'échelle de nos valeurs, la préservation de l'environnement ne tient généralement pas (encore) le haut du tableau.

Hypothèses psychologiques et psychanalytiques

L'écrivain naturaliste François Terrasson nous explique que notre propension à impacter la nature jusqu'à la détruire serait mue par une peur inconsciente de la nature. La nature sauvage, celle que l'on ne peut maîtriser, renvoie à un autre lieu qui échappe à notre contrôle : notre inconscient. « *Sans l'échafaudage des signes de son intégration sociale et culturelle, sans les rassurantes balises du chemin, sans le bruit du transistor voisin, sans les signes concrets de la maîtrise de l'espace par l'homme, la pensée claire, intellectuelle et précise vacille. Sournoisement, le rêve se déploie et projette sur l'écran de la nature nocturne le contenu de l'inconscient.* »² Pour échapper à l'évocation de cet inconscient qui nous effraie tant il contient le sauvage en nous, nous avons besoin de dominer la nature.

Une autre explication convoquant l'inconscient évoque une expérience que chacun d'entre nous a pu vivre : la naissance ! Ce moment où l'on passe du cocon rassurant du ventre de notre mère, de l'osmose fondamentale, à la froideur du monde terrestre. Un évènement d'une telle violence qu'il provoque en nous un manque. La psychanalyste Christiane Berthelet Lorelle l'évoque dans l'un de ses essais : « *Comment vivre alors avec ce qu'on n'a pas, et qui nous manquera toujours, cette part de nous, qui se trouvait logée dans l'Autre et que nous avons perdue à peine venus au monde, quittant le placenta*

*pour naître, puis le sein, puis, de perte en perte jusqu'à cette solitude qui nous constitue aujourd'hui, sevrés, autonomes, mais éternellement manquants ? »*³ Ce vide, nous avons tendance à la combler par du toujours plus : plus de puissance, plus de croissance, plus de consommation, plus de territoires, plus de reconnaissance, etc. Autant de facteurs de prédation de l'environnement !

Hypothèse sociologique

Une autre voix nous emmène sur une piste bien différente. C'est la différenciation sociale et l'inégalité entre les hommes qui jouent un rôle majeur dans les enjeux environnementaux. L'économiste Laurent Eloi nous l'expose avec force : « *il ne s'agit pas (...) d'incriminer les motivations humaines en soi, de mettre à l'index l'avidité à consommer ou à jouir de la nature qui serait le propre de l'homme et le conduirait inéluctablement à dominer les systèmes non humains pour finalement en abuser et disparaître repu, faute d'avoir appris la tempérance ou la sobriété. Le point d'application de l'écologie sociale est le système social, pas l'individu. Les bûcherons employés à la déforestation n'ont en principe pas de haine pour les arbres. Et si le mal est social et non moral, le remède doit être de même nature.* »⁴ Tant que les disparités perdureront à ce niveau, ceux d'entre nous qui sont au milieu de l'échelle désireront rejoindre ceux qui possèdent au sommet. Surtout si c'est à ce niveau que siègent pouvoir et reconnaissance. Le désir d'imitation des modes de vie des plus fortunés par la classe moyenne conduit à une épidémie culturelle de dégradation environnementale. Alimentée par de tels écarts, la compétition exacerbe le consumérisme. D'autant que quand la création de richesse d'un pays est accaparée⁵ par un petit nombre, un surcroît de croissance économique devra compenser cet accaparement pour combler les besoins du reste de la population. Et puis les inégalités, parce qu'elles désorganisent et démobilisent les communautés humaines, entravent l'action collective susceptible de préserver les ressources naturelles. Il est illusoire d'imaginer une humanité collectivement mobilisée contre les dangers qui pèsent sur son environnement si cette humanité est désunie par de si profonds clivages sociaux !

L'ErE peut-elle agir sur ces causes de détérioration du lien Homme/Environnement ? Bien sûr ! Se réconcilier avec sa nature, combler le vide autrement que par la consommation, favoriser l'être au faire, renouer avec les rythmes de la nature, permettre des échanges de groupe égalitaires... Autant d'expériences favorisées par la mise en rapport direct avec milieu naturel, avantagées par la sortie au grand air, le contact avec le dehors. Offrir cette bulle à nos publics s'avère indispensable. Si on ne s'y enferme pas comme dans une bulle ! N'agissons pas uniquement sur l'individu, d'autres leviers de changement de sociétés sont à activer ! Les paradigmes qui mettent en relation l'écologie et les inégalités sociales doivent aussi nous inspirer des actions qui incitent les populations que nous rencontrons à prendre une part active dans les orientations politiques de notre temps, à construire des alternatives collectives, à entrer en résistance...

Jean-Philippe ROBINET

¹ Florence Aubenas et Michel Benasayag *La fabrication de l'information* - La découverte, 2007 (1^{ère} ed. 1999)

² François Terrasson *La peur de la nature* - Sang de la terre, 2007 (1^{ère} ed. 1988)

³ Christiane Berthelet Lorelle *De l'un à l'autre* - Spiritualité du Yoga et psychanalyse - Liber, 2007

⁴ Laurent Eloi *Social-Ecologie* - Flammarion, 2011

⁵ 1 % de la population américaine a accaparé 75 % de la croissance économique de leur pays pour la période 1993-2011. (E. Saez, T. Piketty)

Circuler en forêt : quelle réglementation ?

Lors de l'organisation de sorties en forêt avec des groupes, des questions surgissent : peut-on quitter les sentiers ? Qu'en est-il de la circulation en forêt sur le domaine public ? Et sur le domaine privé ? Christian Dave, coordinateur du CRIE du Fourneau St-Michel, a apporté des réponses concrètes aux animateurs et guides nature présents aux 15^e Rencontres de l'ErE. Résumé de cet atelier sur la réglementation en matière de la circulation en forêt.

La circulation en forêt est règlementée par le Code forestier. Avant toute sortie, il est utile de se renseigner auprès d'un chef de cantonnement (coordonnées sur le site <http://enforet.wallonie.be> > règles spécifiques), afin de voir si la forêt convoitée et ses voiries sont publiques ou privées.

1. La circulation sur voiries appartenant au domaine public

La **ROUTE** est une « voie ouverte à la circulation du public, à revêtement hydrocarboné, bétonnée ou pavée, dont l'assiette est aménagée pour la circulation des véhicules en général ». **Les routes sont accessibles à tous.**

Le **CHEMIN** est une « voie ouverte à la circulation du public, en terre ou empierrée, plus large qu'un sentier, qui n'est pas aménagée pour la circulation des véhicules en général ». **Les cyclistes, skieurs, cavaliers et les piétons se partagent les chemins en forêt.**

Le **SENTIER** est une « voie ouverte à la circulation du public, étroite, dont la largeur, inférieure à un mètre, n'excède pas celle nécessaire à la circulation des piétons ». **Seuls les piétons peuvent circuler en forêt sur les sentiers** (sauf si un balisage précise l'accès à d'autres utilisateurs).

Les **VOIES NON ACCESSIBLES AU PUBLIC** sont des voiries fermées par des barrières ou des panneaux, ou encore par un coupe-feu, un chemin de débordage, un layon de chasse... **Elles sont fréquentées uniquement les professionnels de la forêt** (même s'il n'y a aucun panneau d'interdiction).

Le Gouvernement wallon peut temporairement limiter ou interdire la circulation en cas de risque d'incendie, de menace pour la faune et la flore, de risque de perturbation significative de la quiétude de la faune, ou pour des raisons d'ordre sanitaire ou sécuritaire. Pour toute action de chasse en battue, la circulation dans les bois et forêts est interdite aux jours et aux endroits où cette action présente un danger pour la sécurité des personnes.

2. La circulation sur voiries privées

Dans ce cas-ci, sauf accord explicite du propriétaire privé, il est interdit de circuler sur les chemins et sentiers privés. Un propriétaire (que ce soit un particulier, la commune ou la Région) a toujours le droit de fermer une voirie dont l'assiette lui appartient. L'interdiction doit être marquée clairement soit par un panneau, soit par une barrière, soit aussi par une perche placée en travers de la voie. Une barrière indique normalement que la voie est fermée à la circulation. Cependant, une barrière peut être placée uniquement pour interdire certains usagers (par exemple les véhicules à moteur) ; dans ce cas un dispositif doit indiquer clairement que le passage d'autres usagers est permis.

ATTENTION : il est interdit, pour un propriétaire privé, de dissuader la circulation sur les voies publiques qui traversent les bois et forêts lui appartenant, par la pose de panneau, d'enclume, d'enseigne, de signe ou d'affiche.

3. La circulation hors voiries

Le Code forestier **interdit de quitter, même à pied, les chemins et sentiers.**

Principe : Le Code forestier interdit de quitter, même à pied, les chemins et sentiers. Néanmoins, les participants aux activités de jeunesse organisées par des associations organisant des activités destinées aux jeunes, et les participants aux mouvements encadrés à vocation pédagogique ou thérapeutique ont accès aux zones délimitées des bois et forêts, spécifiquement prévues à cet effet.

Dans ce cas, le mouvement de jeunesse ou l'association est tenu de notifier au chef de cantonnement concerné (DNF) son intention d'accéder à une ou plusieurs zones délimitées au minimum quinze jours avant le début de l'activité. Les mouvements ou associations de la commune ou des communes voisines peuvent introduire leur notification pour une période d'un an. S'il n'existe pas de telle zone à proximité du lieu envisagé de l'activité, il faut alors avoir l'accord du propriétaire pour accéder à une zone définie par lui.

4. Autres règles de conduite à respecter

- Les chiens et autres animaux de compagnie doivent être tenus en laisse.
- Sauf autorisation explicite, la résidence temporaire (camping, bivouac) est interdite en dehors des aires affectées à cet effet.
- Il est interdit de faire du feu, sauf sur les aires prévues à cet effet.

Plus d'infos sur : <http://enforet.wallonie.be>

Service juridique

Ce service offre des réponses personnalisées et gratuites à toutes vos questions relatives de près ou de loin à la gestion quotidienne de votre asbl. Au-delà de deux heures de travail, cette aide s'inscrira dans le cadre d'un échange de service.

Pour bénéficier de ce service juridique, contactez Damien, les Lu et Je au 02 286 95 75, et les Ma et Me au 081 39 06 96, ou via damien.revers@reseau-idee.be

Syndrome du manque de nature

Maëlle Guérout et Fabien Arnaud, de la Dynamique Sortir ! du Réseau École et Nature (France) sont revenus sur un constat alarmant lors des 15^e Rencontres de l'ErE : on est de moins en moins en contact avec la nature, ce qui génère un manque. En alliant constats scientifiques et mise en scène humoristique, ils ont expliqué les raisons de ce manque de nature : peurs parentales, nouvelles technologies, augmentation du trafic automobile... Un chiffre parmi de nombreux autres : pour un enfant de 8 ans, le rayon des déplacements autorisés par les parents était de 10 km en 1919 à moins de 300 m aujourd'hui. Ils ont ensuite rappelé combien la contact avec la nature est un facteur déterminant pour la santé globale : système immunitaire, mémoire, vue, santé mentale, intégration à la communauté...



Le cerveau, l'intelligence et la nature

Qu'est-ce l'intelligence aurait à voir avec le respect de la nature ? En quoi apprendre dehors est-il une opportunité de développer l'intelligence ? Que nous apprennent les recherches en psychologie et en neuro-sciences du contact avec la nature ? Une série de questions posées et exposées par Christophe Vermonden, vice-président des Cercles des Naturalistes de Belgique. Partant de la théorie des intelligences multiples d'Howard Gardner (chercheur et professeur en sciences cognitives), il évoque 7 formes d'intelligences : l'intelligence verbo-linguistique (les amoureux des mots), l'intelligence logico-mathématique (les fanatiques des nombres), l'intelligence corporelle-kinesthésique (les doués du geste), l'intelligence visuelle-spatiale (les faiseurs d'images), l'intelligence musicale (les découvreurs de sons), l'intelligence interpersonnelle (les relieurs sociaux), l'intelligence intrapersonnelle (les gens de l'intérieur). « Chaque individu possède une palette de ces intelligences, mais à des niveaux de développement différents. Il importe donc de lire les formes d'intelligence comme une combinaison de développements conjoints plutôt que comme un système exclusif. » Christophe Vermonden souligne alors, exemples à l'appui, l'importance de préparer des activités nature favorisant toutes les intelligences pour permettre à chacun d'entrer en lien avec la nature, surtout pour les publics peu sensibilisés. Il appuie également l'idée qu'il existe une intelligence naturaliste, faite de compétences perceptuelles, de capacités d'observation et de classement, d'empathie avec le vivant. Et pour développer cette intelligence naturaliste, il faut... sortir ! Lors de ces sorties nature, pensons à diversifier les expériences et favoriser l'expression des participants pour les aider à prendre conscience de leurs apprentissages. Utilisons la nature comme lieu d'apprentissage et comme matériel didactique. Favorisons les programmes et dispositifs qui développent l'empathie. Aménageons des espaces verts dans les villes. Telles sont quelques pistes parmi d'autres proposées par cet intervenant aux Rencontres de l'ErE 2016.



De l'importance des expériences physiques

Dominique Cottureau est docteure en sciences de l'éducation, professeure à l'Université de Tours, formatrice et consultante en ErE. Lors des 15^e Rencontres de l'ErE, cette ancienne prof d'éducation physique a placé les sens, le corps et l'imaginaire au cœur de son intervention. **Larges extraits.**



Ce thème des 15^e rencontres - « Sortir : des pratiques éducatives tous terrains » - nous invite à nous pencher sur le mot « éducation » de l'ErE quand trop souvent c'est celui de l'environnement qui domine et oriente son action vers une seule visée, celle de la résolution de problèmes. Le risque, en effet, avec les « Éducation à ... » est de réduire l'éducation à son paradigme utilitariste dont l'objectif serait d'amener à changer les comportements dans une approche behavioriste et une vision normative et négative de l'éducation. Le paradigme utilitariste joue sur la peur. La peur est souvent contreproductive, produisant refus, déni, indifférence ou cynisme, repli sur soi et les siens. Un sentiment d'hyper-responsabilité y grandit provoquant ce que les psychologues sociaux ont observé : une dépression généralisée dans une ambiance ressentie de crise (Boutinet, 2006). A forte influence culpabilisatrice et manipulateur, c'est une prise de pouvoir sur l'autre. Ses critères sont le rendement et l'efficacité, la fin justifiant les moyens. Et elle peut servir des enjeux politiques plus qu'éducationnels.

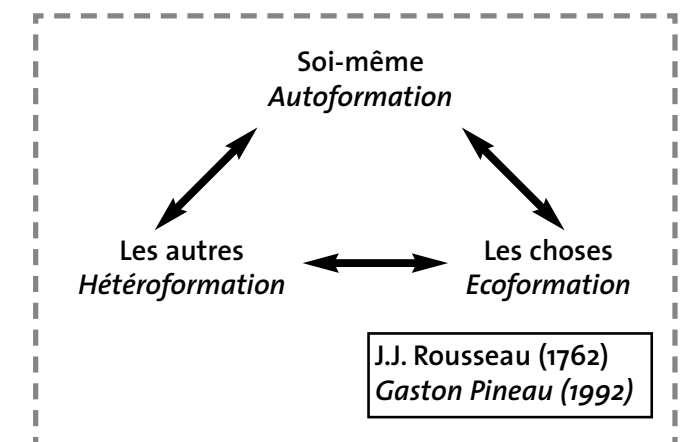
Or éduquer n'est pas dresser. Il est bon de revenir aux étymologies pour nous rappeler les deux sens du mot éducation. Les deux origines latine e-ducare qui signifie nourrir et e-ducere qui renvoie à conduire, amener hors de... nous rappellent bien que l'acte d'éduquer c'est aider un Être à grandir, s'instruire, s'épanouir, s'émanciper ... construire son « être au monde » tout au long de la vie.

Pourtant notre système d'éducation actuel est le produit de la modernité. Pensant qu'en s'abstrayant des phénomènes on les comprendrait et les maîtriserait mieux, la science et la philosophie ont séparé objet et sujet, culture et nature, esprit et corps, raison et émotion, les premiers devant toujours dominer et maîtriser les seconds jusqu'à les refouler aux confins de la conscience ou des pratiques sociales.

Une éducation à l'environnement nous invite alors à changer de paradigme éducationnel en réinterrogeant le sens de l'éducation et la situant dans sa complexité relationnelle. Elle nous amène à penser une éducation qui aide les individus à devenir une personne à part entière, reliée à eux-mêmes, aux autres mais aussi à la nature.

Le philosophe Jean-Jacques Rousseau l'écrivait déjà au 18^e siècle : chacun dispose de trois sortes de maîtres dans son éducation, sa nature personnelle, les autres et les choses. Sous les « choses », il entendait « les objets qui nous affectent » (1966) c'est à dire l'ensemble du monde non humain. Gaston Pineau, dans les années 1980, en a déduit un modèle complexe d'éducation permanente qui articule autoformation (formé par soi-même), hétéroformation (formé par les autres), et écoformation (formé par l'environnement). Ces trois modes formatif se partagent de façon englobante et interdépendante la mise en forme d'un être dans son rapport au monde et à lui-même (Pineau, 1992). L'oïkos (étymologie du préfixe « éco » signifiant « l'habitat » en grec ancien) y est ainsi reconnu « force formante » au même titre que

le monde social. Grandir, habiter, séjourner dans une ville, à la montagne, à la mer, à la campagne, aux abords d'une forêt... apporte dans chaque expérience et chaque personnalité sa part d'influence.



Le corps : premier médiateur de notre rapport au monde

C'est en effet par l'expérience sensible du monde que nous en développons une connaissance intime. Le monde s'offre à nous d'abord au travers de nos sensations, qui nous mettent en contact direct avec le réel. Notre condition terrestre est d'abord corporelle. A notre naissance, il n'y a pas de distance initiale entre le moi et le non moi, la peau frontière n'est pas encore une limite. Le corps, plastique, malléable, est prêt à recevoir les signes du monde. C'est lui qui va se charger de dessiner les limites, le dedans, le dehors. Il va apprendre à dissocier le doux et le dur, le chant et le cri, le supportable et l'insupportable. D'abord dans les bras de la mère et du père l'enveloppant d'un bain affectif, premier contenant symbolique. Tous ces échanges de gestes et de sensations se font à partir du corps, sensoriels et sensuels, ils constituent les premières formes indispensables d'éducation. L'enfant des villes s'acculture ensuite aux ambiances de la ville, quand l'enfant des champs s'acculture aux ambiances de la campagne. Cette éducation première, informelle, impensée, oriente la sensibilité. Les mots vont s'y adjoindre, mais plus tard. Le monde se donne d'abord sous la forme du sensible.

De l'expérience sensible à la production d'images mentales

En grandissant, nous apprenons ainsi à nous couler dans le monde, non pas par un enseignement sur le monde - ce n'est pas par une leçon sur les lois de l'équilibre que nous apprenons à marcher -, mais

parce que nous nous y mouvons, de manière de plus en plus fluide, de plus en plus habile. Nos perceptions, nos gestes et nos mouvements s'intériorisent dans la psyché sous forme de schèmes qui vont eux-mêmes organiser nos représentations mentales (Piaget 1976). Toutes les informations sensorielles que nous assimilons s'organisent dans le champ de nos représentations en une sphère signifiante d'images. Ces images se réorganisent avec notre intériorité, s'ordonnent en nous et deviennent notre connaissance du monde. Le monde fait sens. Nous pouvons alors développer des idées, une pensée, une réflexion sur le monde. Les sens sont nos outils à fabriquer du sens. Ainsi se tricotent en nous ces trois niveaux de nos êtres que sont les sens, les images et l'abstraction.

Il en est ainsi avec le « dehors ». S'y être « baigné », avoir vécu ce corps à corps, emmaillotté dans sa densité, permet de développer une attention à son égard, une appropriation du milieu dans son ensemble. Les sentiments d'habitabilité et d'appartenance en découlent. L'espace approprié contribue alors à l'identité de l'individu et procure un sentiment de sécurité.

Des sens à éduquer

Les sens sont éduquables. Si nous naissons avec les organes qui nous permettent de voir, d'entendre, de sentir, de toucher, de bouger, de goûter, nous ne percevons que ce que ce que nous avons appris à percevoir. La sensorialité est culturelle.

La **vue**, le plus complexe des sens, est le médium privilégié de notre société occidentale, c'est aussi celui de la distanciation, et du jugement immédiat. Emprisonnée dans les apparences, la vue croit tout connaître de ses balayages de regard, elle souffre donc d'évidence et il n'est pas inutile de poursuivre l'apprentissage de l'identification à travers les étapes cognitives de voir, de regarder et d'observer.

L'**ouïe** à l'inverse est immersion, elle mène le monde au cœur de soi. Elle vit aujourd'hui dans la surabondance. Notre oreille ne peut se fermer comme les yeux, le tintamarre ne peut s'éviter comme le contact. L'ouïe n'est pas malléable, elle est obligée. On semble s'adapter, on ne fait que s'habituer. Il est révélateur d'entendre souvent le silence associé à l'immersion en pleine nature. Quand on nomme le silence aujourd'hui, on ne fait que relativiser le degré sonore de nos vies quotidiennes, il vient nommer l'inverse du bruit, devenu pollution du son. Car il en va du silence comme du vide : il est inexistant en nos contrées terrestres.

Si les sons déterminent le bien-être ou mal-être dans un espace, il en va encore plus des odeurs. Elles sont de puissants marqueurs d'atmosphère déterminant l'ambiance affective du lieu. Les mauvaises font fuir, les bonnes attirent. Elles impressionnent l'espace d'une morale aérienne, incitant à l'abandon ou à la méfiance, induisant inquiétude ou détente. Elles sont difficiles à nommer, notre langage n'a pas inventé les mots qui les qualifie, alors on use de métaphores et d'analogies, d'emprunts aux autres sens. Elles n'en demeurent pas moins des composantes majeures de nos imaginaires, et particulièrement de nos mémoires.

Le sens du **toucher** est celui qui nous enveloppe en premier lieu. Il nous donne la température de l'air, son hygrométrie, son mouvement. Tiédeur de l'été ou morsure de l'hiver, sécheresse du vent d'est ou humidité du vent d'ouest, nous sommes en permanence dans des corps à corps avec le monde alentour, emmaillotté dans la densité du réel. Le sensible c'est d'abord la tactilité des choses, le contact avec les autres, les objets et l'air, l'intimité qu'on leur accorde. Sens de la plus grande réciprocité, « toucher c'est se toucher, disait Merleau-Ponty (cité par Le Breton, 2006), les choses sont le prolongement de mon corps et mon corps est le prolongement du monde qui m'entoure ». Par peur du microbe aujourd'hui notre monde moderne l'anesthésie.

Le **goût** est le sens de la vitalité. Il entretient le désir de se nourrir, intensité du vivant. Sens de la plus grande intériorisation, il développe un imaginaire fusionnel : on est ce que l'on mange.

Enfin grâce aux capteurs de nos muscles, articulations, oreille interne

nous pouvons nous mouvoir habilement dans l'espace. Ils nous traduisent la pente, les virages, la solidité du sol. Ils nous renseignent sur la position que nous devons adopter pour progresser sans risque. Nous ne mesurons pas cet enchainement de mouvements. Cela se fait spontanément, avec le minimum de vigilance requis. L'acquisition de la marche s'obtient très tôt dans les apprentissages de l'enfant, et, sauf accident, de façon irréversible. La station debout est le propre de l'humanité. C'est à partir de cette verticalité que les autres sens ont pu se déployer. Cependant, là encore, le sens kinesthésique nécessite une éducation pour pouvoir se mouvoir en tout terrain. L'appauvrissement de l'expérience réduit la capacité à nous adapter à la diversité des sols.

Des années d'enseignements abstraits, intellectuels, immobiles derrière des bureaux ont appauvri le dialogue entre le monde sensible et le corps. Nos sensations et nos gestes ne sont que ce que la culture en fait. Ils ne sont en aucun cas des canaux passifs par lesquels transiteraient les informations brutes du réel. Ils ne reflètent pas le monde, ils le construisent.

Le monde intermédiaire de nos images mentales

Nos expériences sensori-motrices construisent notre compréhension du réel notamment en constituant ce monde intermédiaire de nos images mentales. L'activité psychique, tout entière, est dominée par l'imagination symbolique. Toute pensée humaine est re-présentation, c'est à dire qu'elle passe par l'élaboration d'images mentales. Du souvenir au projet, de la pensée la plus probable (il va pleuvoir) à l'improbable (le miracle), de l'image la plus concrète (une personne absente) à la plus abstraite (un symbole chimique), du possible (je marche) à l'impossible (je vole), nous créons en notre esprit un vaste système d'interprétation du réel. L'imaginaire, ensemble de nos représentations mentales, nous permet d'organiser les informations du réel en un système de sens, puis de les extérioriser interprétées. L'une des fonctions de l'imaginaire participe donc au développement écologique de l'espèce humaine : c'est par l'imaginaire que nous apprenons, comprenons et agissons sur le monde qui nous entoure. C'est même lui qui nous rend créatifs, nous emmenant au-delà de l'apparence des choses, au-delà de l'immédiateté et du perceptible. Il favorise le sentiment d'implication dans l'existence, cimente nos relations sociales. L'imagination n'est pas une faculté locale du psychisme humain, elle est la matrice de tous les processus de connaissance.

L'imagination symbolique se construit en chaque individu de façon singulière en fonction de son histoire personnelle et de la société à laquelle il appartient. Mais aussi, transmis de génération en génération, par inculcation implicite et démonstration modélisante, chaque personne possède un fond imaginaire commun à toute l'espèce humaine. Ce sont les trois composantes de l'imaginaire décrit par René Barbier (1997) : le social, le pulsionnel et le sacré.

L'imaginaire **pulsionnel** est la source, le processus et le résultat d'une imagination qui prend appui sur les pulsions, c'est à dire sur les besoins fondamentaux de l'individu.

L'imaginaire **social** contient ce « magma de significations inconscientes » partagé par la société dans laquelle se déroule notre existence. En naissant et grandissant à une époque donnée en un lieu donné, nous développons une certaine vision du monde. Littérature, cinéma, art, religion bien sûr mais aussi science, formes de travail et de loisir, langage, lois, choix d'éducation, de politique... tout cela donne une teinte, une orientation à nos imaginaires.

L'imaginaire **sacré**, quant lui, nous parvient du fond de la nuit des temps. Il est plein de ces archétypes que l'on se transmet de génération en génération. Il est issu de milliers d'années vécues dans, avec et contre la nature, une nature à la fois partenaire et ennemie, à la fois source de vie et source de mort. La force de la nature aurait pu balayer l'humain définitivement de la terre, comme elle l'a fait des dinosaures, si l'humain n'avait pas développé cette capacité fertile d'imagination. C'est d'ailleurs dans cette tension entre l'irrésistible désir de vivre de l'Homme et les contraintes objectives de la nature qu'est née l'imagination symbolique, et notamment la contrainte la plus prégnante,

celle de la mort (Durand 1993). L'apparition de la conscience de la mort, et des sentiments de peur et de peine qui en découlèrent, est une hypothèse anthropologique expliquant la source originelle de l'imagination : refuser l'évidence de la mort et inventer un système de transmortalité (la sépulture) furent parmi les premiers gestes créateurs d'un autre réel.

Tension entre imaginaire social et l'imaginaire sacré

Ces trois formes de l'imaginaire sont en interactions permanentes et fondent la capacité que nous avons à inventer une autre interprétation de la réalité que celle qui s'offre de façon immédiate. Mais elles sont aussi relativement autonomes les unes des autres, c'est pourquoi aujourd'hui les deux imaginaires, social et sacré, semblent en conflit. L'imaginaire social de la nature est un imaginaire fondé sur la peur, le besoin de maîtrise, de séparation, de mise en ordre, de distanciation, d'objectivation. Dans les forêts contemporaines il nous faut des sentiers, des panneaux, des repères de couleurs qui nous indiquent le bon sens, les bifurcations à droite, à gauche, les mauvaises directions. Il nous y faut des clairières, des bancs, des tables et des poubelles, voire même des barbecues. On y aime les parcours acrobatiques dans les arbres et les jeux artificiels pour que les enfants ne s'ennuient pas, ne se salissent pas ou ne se blessent pas.

Nous sommes en droit pourtant de nous demander ce qu'il reste de cet imaginaire sacré dans notre société contemporaine dans laquelle la nature ne nous enseigne plus ces images anciennes puisque nous n'y mettons plus les enfants et que par voie de conséquence les adul-

tes ne s'y sentent plus à l'aise.

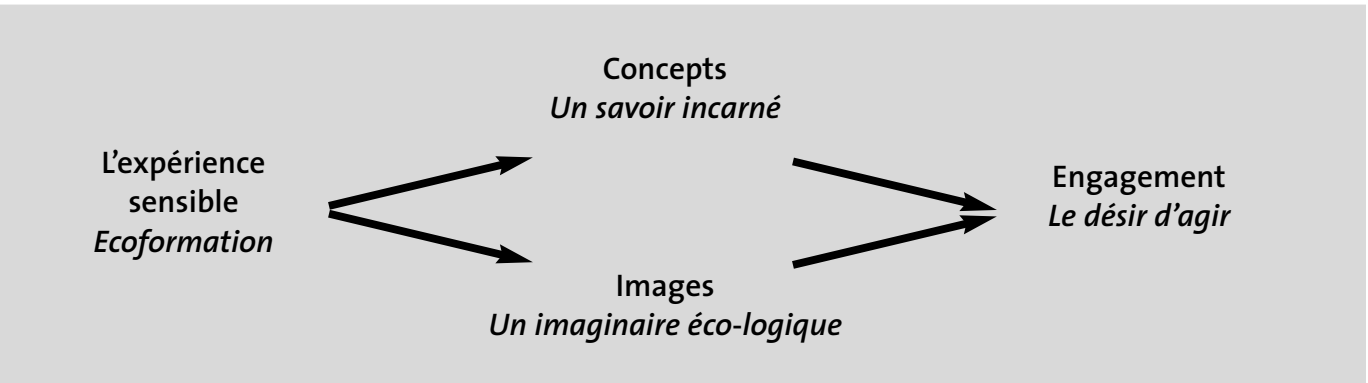
Tout comme le développement des sens nécessite une éducation sensori-motrice, le développement de l'imagination nécessite une pédagogie de l'imaginaire. Ses méthodes se puisent dans l'expression artistique au sens large : poésie, arts visuels arts plastiques, théâtre, musique, danse, mime, expression corporelle... à vivre et déployer dehors.

Retrouvez ce texte de **Dominique Cottureau** dans son intégralité sur www.reseau-idee.be/rencontres/2016



Des sens à l'engagement

« L'engagement est un élan qui part du corps. L'éducation sensori-motrice dehors fonde l'ErE sur l'expérience concrète, enrichit la capacité d'appréhender le réel, nourrit le monde intermédiaire des images mentales, développe des identités éco-logiques, et prépare le terrain du vouloir et du savoir agir. Il est cependant nécessaire d'accompagner ces expériences d'une réflexivité. Le monde n'écoforme pas sans un retour réflexif constructeur de sens. Animer des ateliers d'expression des sensations et sentiments (j'aime, je ressens...), d'exploration de ses moments signifiants (je me souviens...), d'histoires de vie, autobiographies environnementales invitent à associer expérience et explicitation pour toujours plus de conscience d'appartenir au monde et de déployer le sentiment d'une vie reliée. » D. Cottureau



Bibliographie

Barbier R. (1997), L'approche transversale. L'écoute sensible en sciences humaines. Paris : Anthropos
Boutinet J.-P. (2006). Vers une société des agendas, Une mutation des temporalités, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui »
Cottureau D (2001), Formation entre terre et mer, l'alternance écoformatrice. Pars, éditions L'Harmattan, coll. Ecologie et formation
Cottureau D. (2014), L'éducation à l'environnement, l'affaire de tous ? Paris : éditions Belin
Durand G. (1993), L'imagination symbolique, Paris, PUF, collection Quadrige
Piaget J. (1976), La formation du symbole chez l'enfant. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, coll. « Actualités pédagogiques et psychologiques »
Pineau G. et al. (1992). De l'air, Essai sur l'écoformation. Paris : Paideia, coll. « Théories et pratiques de l'éducation des adultes »
Rousseau J.-J. (1762 [1966]), Emile ou de l'éducation. Paris : Garnier-Flammarion
Sauvageot, A. (2003). L'épreuve des sens. De l'action sociale à la réalité virtuelle. Paris : PUF